Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 51

Artikel: Vers la guerre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213514

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Aaron Martignier et Frêne, fille de l'honorable Pierre Michot et les deux dimanches suivantes (sic.) Et avons esté Espousé en l'Eglise de Vaullion par spectable et scavant Benjamin Mimars, seigneur Ministre à Vaullion, le samedy 20e de mars dite année. Le pot[1] de vin se vendait 6 batz et un sol, le froment 12 batz, l'orge 6 et demy, l'avoine 3 à 4 batz.

Et quoy que par l'apposition de quelcun des parens, mais par laide de plusieurs autres on aye eu beaucoup de peine et de travail pour y parvenir, mais principalement par l'aide de Dieu et l'amitié fortement gravée aux cœurs des principales parties, le mariage a esté accompli et le commencement de la fréquentation et amitié a commencé dans les fenaisons de l'année 1695 et depuis s'est toujours augmentée nonobstant l'empressement et séparation qu'on leur avoit fait faire de l'espace d'environ 2 mois, qui causa à la dite Frêne une grande incommodité à cause de ce départ si fâcheux, mais par la sagesse et bonté de sa grand mère elle me fis retourner auprès d'elle, laquelle je n'avais quitté qu'avec un extrême regret et déplaisir et c'estait en l'année 1696 au mois de juin.

Dieu nous face la grace de vivre longuement ensemble en joye, prospérité, paix et fidélité. Ainsi soit-il.

1698, 11 février. Mention de la naissance d'un fils : David, mort le 26 et enterré le lendemain.

Même année. Au mois de juin-juillet jay esté atteint d'une fort rude maladie appelée une fièvre tierce. Jay esté traitté par Monsieur le chirurgien Vallotton[2] de Vallorbe qui a assez bien connu ma maladie, de quoy je lui ait payé vingt cinq florins[3], la durée de ceste maladie a esté un mois sans sortir presque rien de la couche, et en après encore un mois avant que de pouvoir rien travailler.

En ce temps le vin se vendait cinq batz et un sol et s'est renchéris jusques-au vendange jusques à sept batz et demy. Le temps a esté frois et les moissons si tardives que l'on a moissonné depuis le mois de septembre au mois d'octobre jusques à la fin encor est-il resté des graines par les montagnes dessous la neige dont on a encore recueilli après la St-Martin (11 novembre). Il a fait aussi une fort rude gelée, dont la plus grande partie des graines a esté gattée, les pois et mescle et en des lieux un peu frois tout a esté perdu, ça a esté la plus rude que l'on se souvienne d'avoir jamais vu Dieu nous préserve de semblable temps par sa grâce.

Nous avons eu le bonheur d'avoir tout moissonné avant la neige dans la montagne de Premier où nous sommes.

1700, 3 septembre. Mention de la naissance d'un fils, baptisé le 8, mort le 23 septembre 1701.

1701. L'automne de la présente année 1701 a esté fort agréable et beau, sans neige jusques à Noël. Le bétail est allé au champ pour paître jusques à la fin du mois de décembre. Et l'hiver a esté aussi fort agréable, le plus beau qu'on aye eu de longtemps.

1702, 21 au 22 juillet. Mention de la naissance d'une fille baptisée le 30, morte en 1705 de la petite vérolle.

1704. Au printemps de l'année 1704, jay remis à commande à honorable Abram Martin de Premier mon beau frère, assavoir deux rûches d'abeilles pour le temps et terme de trois ans, lesquelles il a promis dheuement gouverner et conduire...

1705, 16 mai. Mention de la naissance de deux jumeaux, sous le signe des poissons.

1706, (d'une autre main ?) : L'année 1706 a esté fort sèche et une ardente chaleur tout l'esté, une ardente sécheresse a duré au mois d'aout et septembre environ deux mois sans pluye. On a tout moissonné au mois d'aoust partout. Les fontaines ont toutes esté taries à la réserve des meilleures, tant qu'on ne pouvait avoir de l'eau qu'à grande peine pour abbreuver le bétail.

1708. Le dimanche 19 juin, il est tombé de la pluye avec une si prodigieuse abondance que dans moins une d'heure les sources et les ruisseaux se sont tellement débordés que l'eau estait dans plusieurs maisons du village. Les chemins ont esté tellement gastés qu'on n'y pouvait par appres passer avec les chariots, par beaucoup d'endroits les terres en ont esté endommagées, les graines couchées et abbatues et principalement le ruisseau qui descend de *Chattrey* qui s'estait creu de plus de quatre fois plus gros que l'on leut jamais veu, que le canal ne le pouvant contenir il s'est jetté sur le champ de Maurice (?) et descendu tout le contre bas et par dessus ceux de Michel et Isaac mes frères, qui estoit le mien, et celui de Michel investu d'orge, où il a en des endroits emporté toute la terre qui avoit de labourée en des places de la largeur de trois toises et plus longues et en continuant a fait un fossé tout le contrebas en des endroits de deux pieds de profondeur, de quoy la perte est grande, outre que s'estant estendu presque partout le champ a couché et abbatu le graine à terre et mené par le champ des vieux troncs de bois, quantité de pierres et mesme des buissons fort grands, avec leurs branches et racines qu'il a porté et traîné jusques au bas de mon champ. La perte que cela me cause peut monter pour le moins tant au fond que à la graine à 50 florins... Les eaux ont monté si haut qu'il n'y a homme vivant qui puisse dire avoir vu de semblable débordement. Dieu nous face la grace de n'en jamais voir de si horrible à l'avenir.

1709. Mention de la naissance d'un fils, dans le signe du capricorne.

L'hiver qui est passé a esté si rude et violent qu'on en ait jamais veu passer tant pour sa rigueur que pour sa durée, principalement depuis le 7e janvier jusques au 25e pendant quel espace de temps la froidure a esté si violente et si rude qu'on ne pouvait aller par les chemins. Plusieurs personnes en sont mortes et l'on dit qu'il en est mort par les campagnes et cela a causé la mort de plusieurs mal basties, mal habillées. Il y a eu peu de maison qu'il y soit resté, quelque estage ou chambre où il n'aye gelé, ni d'estable non plus; plusieurs n'ayant point de lieu où ils pussent tenir et mettre leur pain pour l'empescher de geler, de manière qu'ils étoient obligés de le faire bouillir sur le feu pour en manger.

Quelques semaines après leurs Excellences ont ordonné de faire une visite exacte de toutes les graines qu'il pourrait y avoir dans le pays et commandé à un chacun d'indiquer à ceux qui avoient charge toutes les graines qu'ils pouvoient avoir et ce par serment.

(A suivre). Marc Henrioud.

[1] pot, mesure de Romainmôtier. — 2179 cent. cubes.
[2] Ce médecin n'est pas mentionné dans le cadastre sanitaire du Dr Morax.
[3] 1 florin a 12 sols environ 60 centimes.

Le modèle. — Un artiste-peintre dessine la fontaine de la Cité. Survient une bande d'écoliers, petits et grands, qui se groupent derrière le peintre et commencent à babiller.

— Ah ! mes amis, si voulez rester là, il faut vous tenir tranquille, sans cela je lève la séance, leur dit le peintre.

Puis, s'adressant au plus petit, qui fait aussi le plus de bruit, il lui dit :

— Toi, va donc te mettre vers la fontaine, je te peindrai... Et le gosse, tout fier, va prendre sa plus belle pose... Mais cela dure assez longtemps et il commence à tordre les jambes, puis, n'y tenant plus, il s'élance vers le peintre et lui dit :...

— Est-ce que je peux aller faire pipi ? Mais je reviendrai tout de suite, y faut me garder ma place. C.

VERS LA GUERRE

A présent que nous sommes, et comment ! en plein dans le grand conflit mondial, si longtemps redouté, il est intéressant de rappeler, quand elles nous tombent sous les yeux, les diverses prophéties qui annonçaient cette guerre générale. Elles datent de loin, déjà. Depuis 1871, le conflit européen était dans l'air. Il n'est pas d'année, pour ainsi dire, où il n'ait fait son apparition, où il n'y ait eu quelque incident qu'on a pu prendre pour le coup de clairon fatal. L'Europe avait l'arme au bras. Certain peuple même, avait mis l'épée au clair et la brandissait à tout propos et d'un air menaçant. Mais tant de fois déjà, il avait fait ce geste inquiétant, sans que la poudre ait pris feu, qu'on en était à se convaincre qu'il ne s'agissait que d'un jeu de croquemitaine. On finissait presque par n'y plus croire, à cette fameuse conflagration européenne. On se flattait de l'espoir que le danger, puisque danger il y avait, s'était usé peu à peu à ces menaces vaines, et que toutes ces perplexités, toutes ces angoisses se termineraient, comme on dit, en queue de poisson, mueraient en une embrassade générale. On avait foi — ose-t-on le dire ? — on avait foi en la diplomatie, comme en un pouvoir conciliateur.

Et c'est alors que ces sentiments, faussement optimistes, étaient le plus accentués, que, crac ! l'incendie s'est soudain allumé. Et, d'emblée, il fut terrible ; d'emblée, il embrasa tout. Voici trois ans passés qu'il dure avec la même intensité. Et il fait tache d'huile. Les pronostics les plus pessimistes en circonscrivaient le foyer à l'Europe. C'est le monde entier, maintenant, dont il a fait sa proie. Personne encore ne peut se flatter d'en prédire la fin, quand bien même partout on désire avec ardeur la paix ; mais la paix, pour autant, bien entendu, qu'elle signifiera le triomphe de la justice et du droit, impudemment méconnus et attaqués.

Quant à la diplomatie, qui n'a pu prévenir le conflit, ni en limiter l'étendue, ni en modérer les excès, elle a d'autant plus perdu tout crédit que certains de ses pontifes font, dans l'ombre des chancelleries, de bien triste besogne.

Mais revenons à nos moutons. Nous avons dit que dès 1871 le conflit était dans l'air et que chaque année on le croyait prêt à éclater. En 1888, par exemple, on l'attendait, témoin les vers que voici, de Gilbert-Martin, publiés dans le *Don Quichotte*, justement au début de la dite année, qui, disait un chroniqueur : « S'ouvre pleine d'incertitudes, de complications diplomatiques et de menaces de guerre. »

Nous marchions alors vers la guerre. Elle est là ! Nous marchons aujourd'hui vers la paix. Espérons qu'elle ne tardera pas trop au rendez-vous et qu'elle sera telle que nous l'espérons et la voulons.

Et maintenant, la parole à Gilbert-Martin :

L'omelette.

A peine arrivés dans ce monde,
L'an mil huit cent quatre-vingt huit
Se trouve en une ombre profonde,
Etant né tout juste à minuit.

Il cherche, il regarde, il écoute,
Indécis, étendant les bras ;
Devant lui s'étend une route
Où s'essayeront ses premiers pas.

Quel trajet pour le petit être,
Délicat, frileux et tout nu ?
Comment va-t-il s'y reconnaître ?
C'est le chemin de l'inconnu.

Nul ici-bas ne peut encore
Prédire où conduit ce chemin :
Il s'enfonce, vague, incolore,
Dans le « Qui sait ? » du lendemain.

Il est tout labouré d'ornières,
Bordé de ravins, par surcroît ;
Les cailloux, les ronces, les pierres
Hérissent son parcours étroit.

Et pour faire, en pleine tempête,
Ce trajet, cent fois hasardeux,
Le pauvre enfant a sur sa tête
Une corbeille pleine d'œufs.

Aller vers le but qu'il ignore,
Au milieu des aspérités :
Marcher, marcher, marcher encore
Pendant douze mois bien comptés.

Franchir les rocs et les crevasses
Affronter les lointains exils,
Passer au milieu des menaces,
Glisser à travers les périls.

Avancer jusqu'au bout quand même,
Sans casser les œufs en chemin,
Tel est l'inquiétant problème
Qui s'offre au débile gamin.

A moins qu'il n'ait une amulette
Pour éviter les accidents
Hum ! j'ai grand peur d'une omelette
Avec de la poudre dedans.